

Salomé Pite

Sur l'autel de maman



Emprise et abus à l'échelle d'une famille

« La vérité vous rendra libres. »

Jean 8, 31

*Merci à Anne,
pour son soutien à toute épreuve.*

Préambule

J'ai décidé d'écrire ce témoignage le jour où j'ai senti que le travail entrepris sur mon passé avait dévoilé l'essentiel de mon histoire, même si quelques parts d'ombre demeuraient. La vérité absolue n'existe pas. Je ne parle ici que de celle que je perçois ; d'autres pourraient avoir une autre lecture des mêmes événements. Celle que j'ai faite pour le moment est déjà conséquente à mes yeux, car elle me permet d'avancer dans ma vie.

Cet exercice d'anamnèse a duré plusieurs années et n'a pas été dépourvu de souffrances, de doutes, d'angoisses ni de prises de conscience et de découvertes bouleversantes. Cela a ressemblé à une sorte d'enquête au cours de laquelle il a fallu trouver des indices, analyser, creuser. Un travail de longue haleine qui m'a pris beaucoup d'énergie et dans lequel j'ai été accompagnée par mes deux sœurs : Camille et Sybille. Mais, à mes yeux, le résultat est là : je me sens libérée du poids des non-dits qui pesaient sur notre famille.

Notre mère a eu un accident vasculaire le 25 mars 2016.

A partir de là, tout s'est enchaîné : nous avons éclairé des nœuds familiaux et les avons, pour la plupart, dénoués. Mystérieusement, au travers de sa démence résultant de son accident, maman nous a fourni des indices dans ce travail de mise en lumière de notre histoire familiale.

Je souhaite que mon témoignage, comme beaucoup d'autres, montre l'ampleur des dégâts provoqués par l'emprise et les abus psychologiques et physiques d'un prêtre : dénoncer le cléricalisme dans l'Église, dénoncer la pédophilie qui en découle, dénoncer une Église malade.

Je désire surtout témoigner du phénomène de « dommages collatéraux ». En effet, quand il y a un abus sur un membre d'une famille, je suis convaincue qu'il n'y a pas qu'une seule victime. Tous les proches sont également impactés, par ricochet. C'est en tout cas ce qui s'est passé

dans ma famille. Je voudrais ainsi que mon témoignage permette aux « victimes collatérales » de reconnaître, sans culpabilité, leur propre souffrance.

Introduction

Je souhaite ici expliquer la relation difficile que j'ai eue avec ma mère, non pas pour régler mes comptes, mais pour que le lecteur puisse comprendre la suite de mon témoignage.

Durant toute mon adolescence, mes amis me disaient : « Je ne comprends pas pourquoi tu la détestes à ce point, elle est géniale ta mère ! »

Moi, je voulais juste la tuer, ma mère. Et cette envie persista même après l'adolescence.

Elle disait à ses amis et à mes frères et sœurs que j'étais un monstre et que je la faisais souffrir. Aujourd'hui encore, je doute parfois. Étais-je donc si cruelle ? Je souffrais de maman à l'intérieur du cercle familial alors que dehors, nous passions pour une famille idéale. Car maman s'évertuait à donner cette image-là. J'étais prisonnière. J'étais l'inadaptée, le bourreau, et elle se présentait comme la victime. Elle me menaçait : « Ça va péter dans ma tête, et ce sera à cause de toi ! », « Tu vas finir par me tuer ! » Papa rentrait dans son jeu : « C'est à cause de vous qu'elle a ce cancer du sein ! » Je savais qu'au fond, il n'était pas comme elle, mais il était embrigadé et pris au piège aussi. Il voulait juste ne pas la perdre. Elle avait dit aux Équipes Notre Dame, un groupe de partage pour des couples catholiques : « Salomé me fait vivre un enfer. » J'étais amie avec la fille d'une famille de ce groupe, elle m'avait dit : « Mais je ne comprends pas, cela ne te ressemble pas... » Ce vrai visage de moi, connu par mes amis proches, maman l'expliquait ainsi : « Salomé est adorable à l'extérieur, mais chez nous, elle montre son vrai visage. » Or c'était elle qui jouait ce

double jeu, pas moi. Elle retournait les choses. J'étais démunie, parce que je me trouvais face à un mensonge. Comment se défendre ? J'étais piégée, incapable de répliquer, parce que c'était trop vicieux. Elle était plus forte que moi. Je finissais par croire que j'étais coupable, tout en me sentant pourtant victime.

Je la haïssais.

Maman disait que je ne faisais rien pour aider à la maison. Ma chambre était pourtant toujours très bien rangée, j'aidais à tous les repas... j'ai même retrouvé une photo où, à l'âge de 8 ans, de ma propre initiative, je lavais les vitres de la porte d'entrée avec une copine. Au lieu d'aller jouer, nous faisons les vitres ! Mais selon maman, j'étais une fille horrible qui se laissait servir. J'avais l'impression que je ne pouvais jamais la satisfaire.

Nous hurlions, nous nous traitions mutuellement de « salopes » lors de nos disputes. Maman se montrait alors particulièrement hystérique et en venait aux mains avec moi, en essayant de me taper. Moi, je tentais de la neutraliser, sans être trop inquiète malgré tout car je savais que j'étais plus forte qu'elle - je lui ai même provoqué un tour de rein une fois. Papa essayait de nous séparer. Et il prenait toujours la défense de maman : « Tu fais souffrir ta mère. » Il venait ensuite me voir en cachette pour me dire : « Je sais que tu as raison, mais je ne peux pas me mettre contre elle, sinon ça n'en finira pas. » Il savait qu'elle était plus forte que nous et que nous ne pouvions pas nous en sortir. A moins de finir par se soumettre, comme lui. Moi je voulais l'écrabouiller, lui faire mal, la détruire. Il était hors de question de la laisser gagner. J'allais jusqu'à prendre la défense de papa, lors de leurs propres disputes, même si lui ne prenait jamais la mienne. Il fallait, par tous les moyens, la contrer.

Les drames, maman les adorait, pour mieux s'en plaindre auprès de ses amis. Au début de sa vie d'adulte, ma sœur Camille, pour des raisons que j'expliquerai dans ce livre, avait fait quelques tentatives de suicide et je suis quasiment sûre aujourd'hui que cela excitait maman. Son inquiétude sonnait faux à l'époque : elle ne semblait pas atteinte, touchée, émue. Je ne sentais pas l'empathie. Ce qui comptait vraiment pour elle, c'était de pouvoir utiliser ce prétexte pour se victimiser. Elle se nourrissait des drames de ses enfants. Tout tournait autour d'elle.

Ses « je t'aime » sonnaient faux. C'était du théâtre. De grandes déclarations d'amour incongrues quand tout le reste du temps elle était incapable du moindre signe d'affection. Et je ne parle même pas de tendresse, totalement inexistante. C'était pourtant à moi qu'elle reprochait de ne pas être tendre. Elle disait à tout le monde que j'étais intouchable, un ours, une insensible... quand moi je souffrais qu'elle ne me donne pas ce qu'elle me reprochait précisément de ne pas lui donner. Le paradoxe était insupportable. C'était à devenir folle. Effectivement, je ne donnais pas de marque d'affection ; comment donc aurais-je pu m'abandonner à l'amour quand je voyais ma mère se moquer de toute marque de tendresse qui lui était donnée par papa ? Même étudiante, j'en souffrais toujours au point d'écrire cette phrase que j'ai retrouvée il y a peu : « Papa est venu poser sa main sur mon épaule, de manière si affectueuse, si intense, que cela m'a profondément émue. J'avais envie de me coller contre lui, mais je savais que maman était dans la maison, et cela me bloquait. Je me suis souvent dit que si maman était morte, j'aurais laissé beaucoup de gens m'aimer. »

C'était une vraie contrainte, pour elle, de m'acheter un simple croissant. Si elle s'y résignait, il fallait la remercier mille fois. La moindre chose qu'elle me donnait, c'était pour pouvoir ensuite le retourner contre moi : « Avec tout ce que je fais pour toi ! » A mes yeux, la seule

chose qui l'intéressait et dont elle voulait s'occuper, c'était elle-même. Elle m'achetait le minimum d'habits, dépensant ensuite dix fois plus pour se vêtir elle-même. Et il fallait que je sois reconnaissante pour cet unique vêtement neuf de l'année. J'avais aussi le sentiment toute mon enfance, que si la maison prenait feu, elle sauverait sa peau avant la mienne. Peut-être fallait-il que j'aille à l'hôpital pour qu'elle s'inquiète enfin pour moi ! Lorsque je voyais parfois des ambulances passer dans la rue, je me surprénais à envier les personnes qui allaient être prises en charge : « On va prendre soin d'eux, quelle chance ! »

A l'occasion de retrouvailles familiales, avec mon frère et mes sœurs, ainsi que leurs enfants, j'avais eu la preuve la plus flagrante de l'égoïsme de maman. Nous avions prévu d'ouvrir des conserves de confit de canard pour le déjeuner. Seulement, l'une des deux boîtes était un peu cabossée, signe possible de la présence d'une bactérie. Nous l'avions ouverte et, à l'odeur, le confit sentait bon. Nous avons donc décidé de le manger, même si nous n'étions pas tous rassurés. Au moment du service, maman avait donné tous les morceaux de cette boîte à la plupart de ses enfants, et même de ses petits-enfants ! Et elle avait pris pour elle un morceau de l'autre boîte de conserve. Nous en étions restés bouche bée. Maman avait choisi de ne prendre aucun risque pour elle, préférant donner une nourriture possiblement toxique à ses enfants, mais aussi à ses petits-enfants qui n'avaient même pas 10 ans. Jusque-là, j'avais parfois été dans le doute quant à mon sentiment d'avoir une mère préférant sauver sa peau, avant la nôtre. Parfois, je m'étais en effet demandé si je n'exagérais pas. Mais cette fois, le doute n'avait plus été possible : oui, maman préférerait sa vie à la nôtre.

J'ai entendu un jour une conversation entre papa et maman qui rentraient de Crète. Papa : « Dans l'avion, je me disais que ce serait bête que l'on se crashe, parce que les enfants se retrouveraient tout seuls à gérer les problèmes de patrimoine avec la tante. » En

effet, notre grand-tante nous avait légué des garrigues et des parcelles d'oliviers, puis, prise de démence à la fin de sa vie, elle nous avait intenté un procès, affirmant que nous les lui avions extorquées. Maman avait répondu à papa : « Moi je n'aimerais pas que tu meures avant moi et que je me retrouve à devoir gérer le patrimoine toute seule. Parce que ce ne sont pas nos enfants qui m'aideraient ! » Elle était convaincue que nous étions des « salauds ». Et pourtant, dans une précédente histoire d'héritage, nous l'avions soutenue dans ses discussions conflictuelles avec ses frère et sœurs. J'avais écouté maman pendant des heures. J'avais écrit à sa fratrie. J'avais pris parti pour la défendre. Je n'avais même pas 18 ans. Et pourtant, elle était certaine que nous ne l'aiderions pas si papa mourait. Système récurrent, touchant toutes les parts de sa vie : elle, la victime ; nous, les bourreaux, ingrats.

Je souffrais aussi de me sentir dans une forme d'emprise. Maman savait mieux que moi ce que je pensais. Elle répondait à ma place quand, dans une discussion avec des personnes extérieures à notre famille, j'étais interrogée. Elle connaissait ma propre vie, mieux que moi ! Et elle n'hésitait pas à dévoiler mes fragilités aux autres, ce qui à mes yeux était pourtant de l'ordre de l'intime. Je me demandais même, parfois, si elle ne prenait pas un malin plaisir à me rabaisser. Quoi qu'il en soit, je me sentais dévorée, trahie, voire violée.

Chapitre 1

La « rupture » (2016)

L'accident vasculaire cérébral

Au matin du 25 mars 2016, en partant au travail, je me suis rappelé que c'était l'anniversaire de maman : 70 ans. Moi-même, j'en avais 24. J'ai failli prendre mon portable pour l'appeler et puis j'ai pensé : « Non, elle attendra, elle a été trop étouffante avec moi ces dernières semaines, je vais la faire patienter un peu. » Une heure plus tard, mon frère Baptiste m'annonçait qu'elle venait de faire une rupture d'anévrisme et qu'elle allait mourir. Trop tard. C'est sur son lit d'hôpital, plongée dans un coma artificiel, que je lui souhaiterais son anniversaire.

Ce jour-là, de bonne heure, Camille, qui avait alors 38 ans, l'avait appelée. Maman lui avait dit que sa nuit avait été courte. Elle avait corrigé un article que papa avait écrit au sujet de la place du prêtre dans les familles et s'était couchée à 4h du matin. Qu'y avait-il dans ce papier pour provoquer une telle insomnie ? Il était quasiment certain que papa y avait cité un prêtre en particulier : l'abbé Galiou, le parrain de Camille. Celui-ci avait en effet été très présent dans notre famille, durant de longues années. Peut-être même un peu trop...

La conversation n'en finissait pas, maman s'étendait sur son insomnie et Camille avait été obligée de la couper : elle devait amener ses enfants à l'école. Une heure après, suite à un message de papa, elle réalisait que cela avait probablement été leur dernière conversation.

Parfois, dans la vie, on se rend compte, après coup, que les choses, même douloureuses, n'arrivent pas par hasard. Certains appellent cela la Providence, d'autres le hasard, d'autres

parlent de coïncidence ou de destin... C'est parfois à ce prix que la vérité peut advenir et donner ainsi une réponse à notre histoire.

Cet accident de maman était arrivé au beau milieu de la Semaine Sainte qui commémore la Passion du Christ et s'achève avec la fête principale des chrétiens : Pâques.

2016 était aussi « l'Année de la Miséricorde » annoncée par le Pape le 12 avril 2015. Cette « Année Sainte » avait débuté le 8 décembre, avec l'ouverture de la Porte Sainte à Rome. Il était proposé à tous les croyants de faire une démarche de conversion en franchissant cette porte dans les églises de leur diocèse. Papa avait été ordonné diacre peu avant ma naissance. Il était donc très impliqué dans la vie de son diocèse. Compte tenu de ce statut, il s'était rendu la veille à la messe Chrismale, accompagné de maman. C'est au cours de cette célébration que les prêtres, chaque année, renouvellent la promesse qu'ils ont faite le jour où ils ont été ordonnés. Les diacres participent également à cette cérémonie. Et les fidèles étaient invités à passer la « porte de la miséricorde ». Maman avait tenu à la franchir avec papa et n'avait pas hésité à lui faire quitter la procession des prêtres et des diacres pour poser ce geste de piété avec lui. Plus tard, papa nous dirait combien sa détermination l'avait surpris. Cette semaine-là, sur la proposition de la paroisse, les parents avaient aussi accueilli à la maison la statue de Notre-Dame des Neiges qui circulait de famille en famille.

Camille, avec son mari Romain, a rejoint papa à l'hôpital d'Aix-en-Provence, ville dans laquelle résidaient les parents à l'époque. Ils ont eu le temps de voir maman quelques secondes avant qu'elle ne soit plongée dans un coma artificiel... le temps d'un dernier sourire, apaisé. Allait-elle survivre ? Les médecins étaient pessimistes. Une seule option : tenter une opération au CHU de Marseille. Pendant qu'ils suivaient l'ambulance, ils apprenaient que maman faisait une deuxième rupture d'anévrisme au cours du transfert.

A l'époque, je travaillais au Secours Catholique, comme secrétaire. Mon frère, Baptiste, âgé de 33 ans, était prêtre. Nous vivions tous les deux à Marseille. Il m'a rejointe sur mon lieu de travail. Il était midi, nous avons décidé d'aller déjeuner quelque part avant d'aller retrouver maman au CHU. Nous avons alors marché, d'un pas un peu errant... en quête d'une brasserie. Nous étions en état de choc, totalement abasourdis. Le temps s'était arrêté. Installés à une terrasse, devant une salade niçoise, nous ne disions pas un mot. Nous nous sommes ensuite rendus à l'hôpital. L'attente a été longue. Camille, Romain et papa ont fini par arriver. Nous avons alors pu aller voir maman, et lui dire au revoir, au cas où, bien qu'elle fût déjà dans le coma.

Une opération était prévue le soir même. Cela allait déterminer si elle vivrait ou non. J'ai vu arriver Romain chez moi, avec une immense statue de la Vierge. Situation assez surprenante quand on connaît l'athéisme de celui-ci. Il venait de se balader dans les rues de Marseille avec la Vierge dans ses bras. Il n'en était pas peu fier. C'était Notre-Dame des Neiges. Elle avait fait partie du voyage. Notre ancienne voisine, Chantal, grande amie de maman, nous a rejoints chez moi. Debout autour de la statue, nous avons simplement prié. Cathos, agnostiques, athées... peu importe. Nous avons tous décidé de remettre maman entre les mains de la Vierge... En ce 25 mars, date à laquelle le printemps renaît, cela était étrange de s'adresser à Notre-Dame des Neiges.

Pendant que Chantal priait pour la guérison de maman, je me suis surprise à répéter : « Que tout se passe selon Ta volonté, pour le bien de maman, autant que pour le nôtre. » J'étais en effet incapable de demander clairement la guérison. Parce que quelque chose en moi était convaincu qu'il fallait laisser faire les choses, qu'elles se passeraient comme elles le devraient. Parce qu'aussi, au fond de moi naissait un véritable tiraillement : « Je ne veux pas